

S'adresser au bureau du journal
de 8 heures du matin à 6 heures du
soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26

(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

Année IV. Num. 1081-961

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Samedi 8 Décembre 1894

ABONNEMENTS

MONTEVIDEO	CAMPANIA
Un mois, \$ 1.00 or 1.20 or	
Trois, \$ 3.00 or 3.60 or	
Six, \$ 5.50 or 7.00 or	
Un an, \$ 10.00 or 13.50 or	
Numéro du jour, \$ 0.06	
ancien, \$ 0.10	

Les abonnements partent des 1er
au 15 de chaque mois

FRANCE ET CHINE

Le Japon a mis le feu aux poudres dans l'Extrême-Orient; cependant, jusqu'à ce jour, ce peuple n'avait guère fait preuve d'esprit colonisateur. Le voyageur ou le commerçant qui visite les dix-neuf ports chinois ouverts au commerce du monde, peut y voir presque toutes les races, depuis l'Américain, l'Européen, jusqu'au Pavey de l'Inde, prendre part au vaste mouvement commercial qui s'y est créé. En fait de Japonais, il y en rencontrera un ou deux marchands de bibelots, et c'est tout. Le même spectacle se présente à Hong-Kong, entrepôt considérable de l'Angleterre; dans le Tonkin, à Haï-Phong, et à Hanoï; en Cochinchine, à Saigon, et plus loin à Singapour et à Pointe-de-Galles, partout le Chinois, nulle part le Japonais.

C'est que le Japonais qui sort à peine de l'état féodal a plutôt l'esprit militaire que l'esprit commercial. Cet esprit qui trouvait naguère son aliment dans les luttes intestines des daimios (grands feudataires) a voulu naturellement s'exercer sur un peuple voisin dont les richesses sont considérables, et qui a eu la naïveté de croire qu'en subissant le contact d'un peuple bien armé, il n'offrirait pas tôt ou tard la tentation d'une attaque. L'histoire contemporaine a appris aux Japonais qu'en remportant quelques succès militaires, on pouvait infliger à une nation des rançons formidables, et s'ils ont été définitivement victorieux de la lutte engagée, rien ne pourrait étonner dans l'exagération de leurs prétentions.

Cependant il ne faut point oublier que l'hiver s'approche, et à partir du 15 ou 20 novembre, le Kéi-fo est pris par les glaces, que les routes deviennent de plus en plus impraticables, et que les Japonais sont entraînés en raison même de leurs premiers succès à une marche de plus en plus en avant, qui les éloigne par contre du leur base d'opération, qui est la mer. Si la tactique des Chinois a été de les attirer ainsi dans l'intérieur, afin de porter tout leur effort pour couper leurs communications, nous n'aurions alors que l'écho d'une lutte sauvage, et nous doutons qu'il restât beaucoup de Japonais pour aller en raconter les péripéties.

Nous nous rappelons le même Li Hung-Chang, actuellement vice-roi du Tché-Li, lorsqu'il était li-foutai à Nankin. Cette seconde capitale de l'empire, occupée depuis deux ans par le roi des rebelles, venait d'être prise avec le concours des troupes impériales et des corps anglo-chinois et franco-chinois; le roi des Taï-pings venait de s'enfuir dans les ruines en feu de la tour de porcelaine; les rebelles s'étaient rendus sur la foi de la vie sauve; mais la guerre grise et les vainqueurs hurlèrent bientôt le cri de: tal tal (tue! tue!) et tout fut massacré sans distinction. Gordon, comme un fou, courait l'épée nue pour en frapper le li-foutai, qui avait violé sa parole. La guerre, de ces sauvageries. Quoi qu'il en soit, que les Japonais soient victorieux ou défaites, la question de la Corée est ouverte, elle ne saurait être réglée par eux seuls.

Pour avoir la perception nette de l'attitude qu'il est de l'intérêt de la France de prendre dans cette question, il est bon d'envisager la situation que s'est créée ce commerce en Chine. Depuis les traités de 1860, dix-neuf ports sont ouverts au commerce du monde sans avoir eu besoin de conquérir une parcelle de la Chine, par l'obtention de simples concessions qui n'étaient dans le principe que des marais inhabitables et qui sont devenues des villes florissantes. Il s'est créé un mouvement commercial énorme. Shang-Haï, avec ses bandes magnifiques, ses constructions architecturales, qui l'ont fait surnommer la reine de l'Extrême-Orient, a presque centralisé ce courant d'échanges en le portant à un chiffre d'affaires qui dépasse trois milliards. Quelle part la France a-t-elle prise dans l'ouverture de ce grand marché chinois où les traités avaient fait les conditions égales pour tous? Seul Lyon, qui par des efforts persévérants a su déplacer en partie de Londres le marché des soies, nous ne voyons en Chine aucune maison française de premier ordre, excepté les agences du Compagnon d'Escompte et des Messageries Maritimes, qui ont plutôt un caractère cosmopolite, qu'un caractère français. Nous parlons, bien entendu, au point de vue des affaires qui passent par l'intermédiaire de ces agences.

Le grand commerce appartient encore à l'Angleterre, qui a vu cependant son monopole entamé fortement par les Américains et les Allemands.

Le Tonkin en nous permettant d'aborder par terre le marché chinois, est une nouvelle expérience que nous tentons, mais le Tonkin est encore en enfance au point de vue de ses échanges avec les trois provinces chinoises, le Yunnan, le Kouang-Tsé et le Kouang-Tung qui lavoient, et l'avenir seul dira si là, enfin, nous pouvons arriver à rivaliser avec la tactique commerciale des Anglais en Birmanie. Si notre part commerciale est minime dans le Sud de la Chine, elle est nulle dans le Nord.

L'incident sino-japonais restera localisé dans le Nord, car les Japonais ne sont pas de taille à rééditer en Orient, dans les ports ouverts aux Européens, le bombardement d'Alexandrie en Egypte.

Par contre la question de Corée intéresse au premier degré la Russie, surtout par la situation stratégique qu'elle présente pour la liberté des mers. Le droit de Corée ou de Droughton met en communication les mers du Japon avec les mers de Chine; les Anglais ont déjà pris les devants en créant Port-Hamilton, véritable Gibraltar, qui commande le détroit; la Russie doit les intérêts du bassin du fleuve Amour grandissent tous les jours, qui a fait du port de Vladivostok la principale station du Pacifique, ne saurait admettre d'être aujourd'hui prisonnière dans les mers du Japon par le détroit de Corée, comme elle l'était autrefois dans la mer Noire par le Bosphore et les Dardanelles.

C'est pour cette liberté des mers que la France devra faire entendre sa parole, dans le règlement de la question coréenne, en soutenant les revendications de son allié. C'est en nous faisant toujours, lorsqu'un incident surgit qui touche à la liberté des routes maritimes, commerciales, les champions de leur indépendance entière, que nous pourrions aborder avec plus de force la question de l'Egypte et du canal de Suez.

Que dirait-on d'un particulier qui disposant de ressources considérables, fait édifier à droite et à gauche sur un terrain dont il n'aurait l'accès que par tolérance? C'est cependant ce que fait la France, depuis qu'ayant abdiqué en Egypte, elle donne un essor plus grand à ce que l'on appelle l'expansion coloniale.

Le canal de Suez a provoqué la transformation de tout l'outillage maritime; les transports de guerre, nos transports de commerce, trouvent leur alimentation de charbon sur la route qu'il a tracée.

Qui donc serait assez naïf pour s'imaginer qu'en cas de conflit, l'Angleterre permettrait le transit à notre commerce et à notre flotte? Toutes les promesses de neutralité internationale sont faites pour être violées, lorsque s'engage une lutte d'où peu dépendre l'existence même.

On ne saurait trop faire ressortir cette menace de l'occupation anglaise du canal de Suez, parce que la question coloniale s'en dégage plus nettement et qu'avant d'engager l'épargne et le sang de la France, il est de toute sagesse de s'assurer l'accès du pays où l'on veut édifier. Et du reste nous pouvons être bien convaincus que l'Angleterre a une situation commerciale trop belle, elle possède les trois quarts du commerce de l'Extrême-Orient, pour aller la compromettre par les armes.

Le jour où elle verra, non pas un ministère qui peut changer, mais une nation tout entière pénétrée de la revendication d'une chose juste, elle cédera. La question d'Egypte doit être réglée, et elle peut l'être avant de nous extériorer à ronger les os que l'Angleterre daigne quelquefois nous abandonner.

PALLU DE LA BARRIÈRE,
ancien officier de Chine.

LA QUESTION DU CHANGE

(Voir l'UNION FRANÇAISE d'hier.)

Comme une foule de circonstances politiques, industrielles et agricoles influent sur le cours de la monnaie de papier, ses fluctuations sont fréquentes et parfois étendues. Ainsi, considérons la Russie qui dispose d'un crédit de premier ordre, qui est bien administrée et dont le commerce extérieur fait entrer annuellement dans l'Empire plusieurs centaines de millions d'or. Malgré ces conditions favorables, le rouble papier dont le pair est de 4 francs est tombé à 2 fr. en 1888; en 1890 il a valu 3 fr. 50; l'année dernière il est retombé à 2 fr. 40 et maintenant il vaut près de 3 fr. Dans les Etats moins sagement gouvernés que la Russie, les écarts de change sont bien plus élevés encore, et l'on comprend aisément les faustes effets qu'ont pour un pays la dépréciation de la monnaie fiduciaire et ses variations. L'Espagne, qui pour solder un achat de 1,000 fr. en France est obligée de déboursier 1,200 pesetas, l'Argentine qui pour se procurer 100 francs en or est obligée de donner en papier l'équivalent de 375 francs, gémissent assésamment de la perte que leur cause la abusive circulation du papier dont on s'est rendu coupable dans leurs patries respectives.

Malheureusement les contrées à change déréglé ne sont pas seules à en souffrir. Il n'est presque aucun pays à circulation d'or qui ne soit en relations d'affaires avec elles. D'une part, en effet, quand la monnaie d'un Etat a perdu une partie de sa force acquiescente, elle ne permet plus de faire avant d'achats à l'étranger que par le passé; d'autre part, les importateurs sont obligés, afin d'obtenir dans leur propre monnaie les mêmes sommes qu'autrefois, de majorer leurs marchandises dans la proportion de la baisse que subit le papier national des acheteurs.

Ce renchérissement a pour conséquence de favoriser, au moins pendant quelque temps, dans les pays à change avéré, la création d'industries qui mettent ces pays en mesure de produire eux-mêmes une partie des produits qu'ils tiraient autrefois de l'étranger. Si l'on se bornait à l'observation superficielle de ces faits, on serait tenté de conclure que l'idéal d'un pays doit être d'avoir le change le plus déréglé. Il s'assurerait ainsi un minimum d'importation, un maximum d'exportation, et un développement intense de son industrie nationale, ou même de son agriculture...

Mais le simple bon sens indique qu'il ne saurait en être ainsi; qu'une monnaie doit avoir sa pleine valeur et, par conséquent, un cours stable, que les pays à cours forcé ou à étalon déréglé s'efforcent, dès que leur état intérieur et la politique générale le leur permettent, de revenir aux paiements en espèces, de se rapprocher du monétarisme et de réduire le chiffre de leurs billets. Et ils ont de bonnes raisons pour cela: ils ne peuvent en effet, se passer d'une foule de produits et de matières premières que l'étranger est seul en état de leur fournir, ils ont contracté des dettes extérieures et pour les paiements qu'ils ont à faire à l'étranger, ils doivent déboursier beaucoup plus de leur monnaie que si elle était au pair.

En outre, s'il est vrai qu'au début la main d'œuvre, dans les pays dont nous parlons, ne réchappât pas malgré la hausse du change, elle ne s'écoula pas un nombre d'années bien considérable avant que les salaires ressentent le contre-coup de la multiplication des billets de banque ou d'Etat;... car l'augmentation du volume de la circulation ne manque pas de produire l'effet d'inflation, qui est de renchérir la vie. Donc au bout d'un délai plus ou moins court la population ouvrière exige de plus forts salaires, et dès lors le prix de revient, augmenté pour l'agriculture de même que pour l'industrie indigènes.

Certains protectionnistes français n'admettent pas que les choses se passent ainsi; et ils ont allégué l'urgence d'ajouter à nos tarifs de douane un tarif mobile, destiné à compenser la hausse du change et à en suivre les fluctuations. Mais l'idée n'est pas susceptible d'une application pratique. Il est impossible de concevoir un régime commercial soumis à une instabilité chronique. Ce tarif mobile, pour être équitable, devrait être incessamment modifié; au lieu de le faire d'un jour où il aurait été remis en vigueur de la cote actuelle du change, il devrait l'être de nouveau parce que cette cote aurait varié. Les pays atteints par le tarif mobile ne manqueraient pas, d'ailleurs, de surelever, à titre de représailles, les droits de douane sur les principales

objets que nous leur envoyons, et notre exportation souffrirait déjà assez pour qu'on ne s'expose pas à la rendre encore plus difficile.

Nous avons jusqu'ici parlé des Etats dans lesquels la déréglation du change a pour cause la création exagérée de monnaie fiduciaire. Nous n'avons que peu de chose à dire de ceux où elle tient à l'adoption de l'étalon d'argent. On sait que par suite de la découverte de nombreuses mines de ce métal et des progrès réalisés par l'industrie minière, la production argentifère a pris une extension inouïe. De 1851 à 1880, elle a été en moyenne par an de 331 millions de francs; de 1881 à 1891, elle a monté jusqu'à 625 millions; enfin, de 1889 à 1892, elle n'a pas été annuellement inférieure à 900 millions. Les extractions d'or sont loin d'avoir suivi une pareille progression.

Aussi la célèbre relation de 1 à 15 1/2 que la loi a établie en France entre les deux métaux précieux a cessé de correspondre à la réalité; et depuis une vingtaine d'années l'argent a perdu une grande partie de sa valeur commerciale. Le kilogramme d'argent qui, au pair, vaut 222 francs, n'en valait déjà plus que 215 en 1873 et 181 francs plus tard; l'année dernière, cette valeur s'était abaissée à 120 francs, et depuis elle a encore faibli. Les importations d'argent faites par le Trésor des Etats-Unis ont eu pendant longtemps pour résultat de ralentir la dépréciation de ce métal, et par cela même d'en favoriser la production.

Mais en 1893, les Etats-Unis ont abrogé la loi Sherman, en vertu de laquelle leur ministre des Finances devait, chaque mois, se rendre acquéreur de 4 1/2 millions d'onces d'argent. Pendant la même année, le gouvernement anglais a prononcé l'interdiction de la frappe libre du métal blanc dans l'Inde. Ces deux mesures ont immédiatement entraîné la fermeture d'un grand nombre de mines, et peut-être la baisse de la valeur de l'argent va-t-elle s'arrêter. Il ne manque pas de gens, même dans notre pays, qui ne se contentent pas de cette perspective et qui patronnent la réhabilitation de l'argent, grâce à une entente internationale, dont l'effet serait d'étendre le bimétallisme aux principales nations du monde.

Mais le but qu'ils poursuivent est non seulement chimérique, attendu que les nations à circulation d'or ne renonceraient certes pas, aux avantages qu'elle présente; il est, en outre, dangereux pour nous, car en cas de succès, l'argent dont on est encombré, ailleurs nous en aurions; il chasserait notre or et nul doute que plusieurs des peuples qui nous l'auraient envoyé ne s'empressassent de le démonétiser. Mieux vaut mille fois pour nous que l'étalon d'argent rende le change défavorable au Mexique, à l'Inde et à la Chine que de nous exposer à déprécier notre propre monnaie, et en terminant nous dirons avec M. Georges Lévy: «Nous devons rester fidèlement attachés à notre circulation métallique, ou, ce qui revient au même, à notre billet de banque remboursable en or.»

CH. GOMEL

La démission de M. Caprivi

LES ORIGINES DU CONFLIT

Berlin, 27 octobre.

Il y a quelques mois à peine, en avril, M. de Caprivi, interrogé par des curieux sur les satisfactions et les fatigues de sa lourde charge, répondait d'un ton allier: «La chancellerie est d'une excellente hygiène; le corps se dépense, l'esprit se restaure; l'équilibre est parfait.» M. de Caprivi avait, à cette époque, des illusions qu'il a cessé de bonne heure, mais qui doivent faire mal augurer de sa perspicacité. Si, en effet, l'obligation où il s'est trouvé hier de démissionner a pu surprendre à cause des circonstances inattendues qui l'ont entouré et des graves inévitables que provoquaient la maladie du tzar, elle n'était cependant pas imprévue. La première question qui vient à l'esprit, en face de cet incident nouveau, est pour se demander si l'on doit y voir une relation quelconque avec la tragédie douloureuse qui se déroule à Livadia.

On a déjà prétendu que le tzarévitch Nicolas inaugurerait une politique nouvelle en montrant sur le trône. Il est, dès lors, logique d'admettre que l'empereur d'Allemagne ait voulu mettre que les hommes nouveaux pour les négociations qui vont s'ouvrir. Mais, ce n'est là, toutefois, ni son opinion personnelle, ni celle des Allemands nombreux avec qui j'ai pu causer hier et ce matin encore; je ne pense même pas qu'il y ait dans cette explication ombre de vraisemblance.

Les pessimistes qui se complaisent à amonceler des nuages à l'horizon et à tout propos envisagent les plus redoutables éventualités, ont là, sans aucun doute, une occasion excellente de manifester leurs terreurs. Il convient, cependant, de ne point se laisser influencer par ces prédictions sinistres. De reste, on comprendrait difficilement, en France, que la démission de M. Caprivi soit une catastrophe. Son rôle n'a jamais été aussi grand, son influence assez haute, pour que sa retraite provoque une importante évolution de la politique allemande.

Si réels que soient été ses qualités de modérateur, on ne doit pas oublier qu'il a été le révélateur très docile d'un malheur très impitoyable. On a dit qu'il avait plus d'une fois protesté dans le secret de son cœur. En a-t-il moins obéi? Et de quel poids pèsent dans la balance les restrictions mentales en présence des faits? Pour tout esprit impartial, c'est bien réellement une vérité évidente que l'événement qui vient de se produire et sans rapport aucun avec la politique étrangère de l'Empire.

Sees origines remontent même assez haut et depuis environ deux ans on peut dire que la crise était, ou peu s'en faut, à l'état aigü. C'est en mars 1892, que commença le conflit dont nous venons de voir le dénouement. Le retrait de la loi scolaire, la démission du comte Zöllner en furent les premières manifestations, mais ce qui l'aggrava au point d'en faire une lutte implacable, ce fut la séparation des fonctions de chancelier de l'Empire, de celles de président du conseil de ministère de Prusse. M. de Bismark avait exercé deux hautes charges, les jugeant l'une et l'autre nécessaires à

son prestige autant qu'à son influence. Lors de sa chute, la camarilla de la cour entreprit une véritable campagne pour obtenir que le successeur du chancelier de fer ne bénéficiât pas de ce qui lui appartenait. Après quelques mois d'efforts, elle triompha, et le comte d'Eulenburg, ultra conservateur, agrarien, averti courtisan, devint président du conseil des ministres prussiens. M. de Caprivi, dont la modestie est incontestable, se fut peut-être aisément résigné, mais ses adversaires, encouragés par une première victoire, ne désarmèrent point. Ils avaient l'oratoire de Guillaume II; ils en usèrent avec une rare habileté, tandis que leurs journaux ruinaient le prestige, et le crédit du chancelier par des attaques si hardies qu'à maintes reprises il dut réclamer l'intervention de l'empereur pour y mettre fin. La camarilla qui dirigeait les trois frères d'Eulenburg n'était pas l'unique adversaire de M. de Caprivi, ni peut-être même le plus redoutable. Il avait aussi contre lui depuis le jour même de son élévation au pouvoir un homme qui fut à cette époque, son compétiteur malheureux, mais qui a maintenant quelques chances de lui succéder: M. Miquel.

L'ancien étudiant révolutionnaire de 1818, le populaire boulangier de Francfort, l'habile directeur de la *Disconto-Gesellschaft*, a laissé ses ambitions grandir avec sa fortune. Bien qu'il se soit acquis une réputation de financier incomparable qui faisait de lui l'homme nécessaire au Trésor, il l'a sacrifiée au désir de plaire à l'empereur.

Le sobol d'avoir des appuis nombreux et d'être prêt quand son heure viendrait à primer chez lui toutes les autres considérations. On ne doit donc chercher ailleurs la raison, serait-ce de larges concessions aux agrariens et de la campagne qu'il a sournoisement menée avec les ultras contre M. de Caprivi, de Marschall et de Posadowsky, à l'occasion des traités de commerce.

Dès cette époque, en effet, la guerre était ouvertement déclarée et le baron de Waagenheim avait écrit dans la *Correspondance de la tique agraire allemande*: «Nous avons suivi M. de Caprivi dans les questions militaires où il a de l'autorité; mais s'il ne veut pas reconnaître son incompétence dans d'autres questions vitales pour nous, il faut aller jusqu'au refus systématique du budget ainsi que de toutes les propositions émanant du gouvernement.» Ceci, était écrit en 1893, mais cette année, même en janvier, l'attitude de M. Miquel n'a pas été moins significative dans une importante question qui touchait à la fois à la finance et à la politique étrangère.

«Tandis que M. de Caprivi, en allié fidèle, dit la *Post*, voulait que le marché financier de Berlin s'ouvrit largement à la rente italienne, maltraitée à la bourse de Paris, M. Miquel fit les plus grandes réserves et demanda—qu'on attendît quelques mois encore pour savoir ce que deviendrait le crédit de l'Italie. «On ne fait pas de politique financière avec des sentiments, ajoutait-il, et si l'Italie n'est pas flattée de l'accueil qu'on lui fait, si elle se sent trahie, l'Allemagne ne serait-elle pas obligée de servir de dévoué à des valeurs discutables?»

Le résultat de cette opposition fut que M. de Caprivi, renonça, à rien obtenir du ministre des finances et déclara l'appui qui lui fut accordé d'un *consortium* de puissants financiers berlinois. Ce n'est pas tout, cependant, M. de Caprivi s'est trouvé en dissensions avec la majorité de ses collègues, sur d'autres points encore et, entre autres, au sujet des mesures de répression nécessaires par l'extension menaçante du socialisme.

Tandis que la plupart des ministres, suivant en cela l'opinion du comte d'Eulenburg, ministre de l'Intérieur pour la Prusse, se déclaraient partisans d'une législation nouvelle, tout au moins de retour aux lois de mai pour combattre à la fois l'anarchie et la social-démocratie, le chancelier y opposait formellement. «Les socialistes, disait-il, ont boudé, boudent et boudront; ils ont attaqué, attaqueront et attaqueront; mais ils ne peuvent faire plus, sous peine de démasquer leur impuissance. Nous ne devons pas chercher à les contraindre, il suffit que nous leur répondions, quand ils nous parlent, c'est tout et c'est assez.»

Ce libéralisme hautain n'a pu convaincre des adversaires qui avaient les meilleures raisons du monde de s'opposer dans leur opinion, car au bout de ce conflit, ils entrevoient une vacance probable. Ils persévèrent donc et leur calcul n'a pas été trompé: le palais de la Wilhelmstrasse est vide aujourd'hui.

Enfin, il importe de signaler également parmi les hostilités dont M. Caprivi était entouré, celle des nationaux-libéraux qui, demeurés en masse fidèles au prince de Bismark, ont toujours manifesté à son successeur le plus écarté dédain, et aussi l'inimitié du parti militaire où les partisans de la guerre sont encore nombreux. Sous une telle coalition le chancelier devait tôt ou tard succomber. C'était même une opinion si généralement accréditée en Allemagne, que la nouvelle de l'acceptation de sa démission n'y a produit qu'une surprise légère.

Lorsque vers 8 heures, les camolots ont envahi la Friedrichstrasse, qui est la grande artère de Berlin, en criant les éditions supplémentaires du *Tagblatt*, de la *Post*, de la *National Zeitung*, n'est avec curiosité, sans doute, mais avec un grand calme, qu'on a parcouru les dépêches succinctes qui relatent cette crise. Dès ce matin, le fait est accepté de tout le monde, comme si l'on n'y avait attaché aucune importance réelle. On se livre seulement à d'inévitables dissertations sur les chances des quatre ou cinq personnages qui pourraient être appelés à lui succéder.

Le nouveau chancelier, s'appellera-t-il Miquel, de Hohenlohe ou d'Eulenburg? Telle est la question que l'on se pose, en attendant la décision impériale.—X.

LE MARIAGE

De la Main Gauche

C'est tout à fait immoral ce mariage-là! exclamaient hier, rouges d'indignation, deux jeunes femmes à qui on parlait du mariage morganatique si apprécié en Allemagne, par lequel un prince épouse une femme sans lui donner le titre de princesse, et dont les enfants, s'il en naissent, de cette union, n'héritent ni des dignités ni du pouvoir du père.

—L'homme qui propose une telle union est un lâche, déshonoré tragiquement, et de ces da-

més.—Et la femme qui l'accepte a perdu toute notion de sa dignité, répliquait l'autre.

«Qu'à n'en dites-vous, aimables lectrices? Quant à moi, il me semble que l'épouse morganatique est en quelque sorte plus favorisée par la loi que nous, car elle connaît au moins, lors de son mariage, les sacrifices, les privations, l'effacement social, le rabaissement moral auxquels elle sera assujettie dans l'avenir, toutes choses qu'on nous laisse soupçonner et presque complètement ignorer, à nous, puisque nous ne voyons dans le mariage que l'union de deux cœurs et de deux âmes, au quel nous associons notre existence, et puis, que, en notre jeunesse naïve, nous le croyons résumé en ce seul commandement: «Un seul mari adoreras, Et aimeras parfaitement.»

Ainsi considéré, sous cet aspect de tendresse mutuelle et de respectueuse fidélité, l'hy-ménée est chose bien douce et des plus agréables, en théorie comme en pratique. C'est le beau côté de la médaille. Mais voyons le revers!

Dès le jour où nous épousons, nous perdons tout d'abord notre nom, pour en accepter un qui, quelquefois, est loin de valoir le nôtre.

Supposons qu'un superbe jeune fille, aussi bien dotée au point de vue intellectuel que physique, épouse un monsieur dont le nom est Raie, elle n'en sera pas moins, pour le reste de ses jours... et de ses soirées, une maigresse Raie!

Vous me direz que peu importe le nom du mari quand on l'aime; je réponds: pourquoi porter plutôt le sien que le nôtre? pourquoi n'ajouter-il pas le nôtre au sien, lui? C'est, que dès le jour du mariage, le sacrifice commence pour la mariée.

Mais ce que l'on se garde bien de nous dire alors, c'est qu'en même temps que le nom nous perdons la nationalité, c'est que notre patrie ne compte plus, et que nous devons accepter non seulement celle du mari, mais celle qui le pourrait lui sembler bon de choisir dans l'avenir.

Et lorsque, à la mairie, on nous lit l'article 212 du code civil, par lequel les époux se doivent mutuelle fidélité, nous faisons remarquer que l'adultère du mari ne sera punissable que le jour où il introduirait sa maîtresse sous le toit conjugal?

Tandis que celui de la femme existe dès qu'elle manque à ses devoirs d'épouse fidèle et, en quelque lieu que ce soit!

Nous dit-on que le mari, même séparé judiciairement de sa femme peut conduire la police chez elle; avec ou sans motif, sous un simple soupçon? Que devient alors l'honneur d'une femme?

C'est pourtant ainsi que la loi entend la réciprocité dans la fidélité conjugale.

Savons-nous davantage le jour de notre mariage que, dès que nous avons prononcé le oui sacramentel, notre volonté ne compte plus? que nous perdons notre capacité civile, au point de ne pouvoir ni acheter, ni vendre ni recevoir, être de nos pères et mères, sans le consentement de notre souverain maître le mari qui, lui, s'il le juge à propos, étant de par la loi l'unique administrateur de nos biens, dépenses, jouit, perd, passe sa vie à faire des fredaines et laisse sa femme et ses enfants se morfondre au logis, parfois dans le besoin? Nous ne pourrions nous aucun motif recourir à la justice, non, mesdames, non, car bien que le code ait déclaré inviolable la dot de la femme, le mari en perçoit les intérêts, et reste libre, par conséquent, d'en faire le pire usage si bon lui semble.

Vous m'avez dit que ces mariés là sont rares, c'est justement ce que je suppose; mais n'y a-t-il qu'une exception, ne croyez-vous pas qu'il serait bon que la femme pût se défendre et que c'est à la loi de lui en reconnaître le droit et donner les moyens?

Quant à l'autorité maritale, l'homme le plus galant du monde ne fait un plaisir de dire qu'il est le chef de la famille. D'ailleurs, cette autorité n'est que l'abus du pouvoir, elle est le droit de franchir sa femme de l'esclavage odieux auquel la loi la condamne que le code lui interdit car l'article 1333 est conçu en ces termes: «Toute action portée par le mari à la puissance maritale sera déclarée nulle.»

Mais croyez-vous, Mesdemoiselles, qu'une telle loi puisse subsister en cette fin de siècle? croyez-vous qu'il est possible que la femme reste plus longtemps privée de sa liberté personnelle, la plus inviolable de toutes? quelle obstinée bon gré malgré, qu'elle soit en quelque sorte un simple jouet du mari? non, car elle est tout aussi bien quelcon, un être humain, rempli d'intelligence et de raison, elle comprend trop l'injustice et l'abaissement de son rang social, et elle réclame, elle exige, elle obtiendra l'égalité des deux sexes, ne fut-ce que pour le progrès social, ne fut-ce que dans l'idée d'un de nos philosophes: «Plus la condition de la femme s'élève, plus la puissance de la famille s'élève et s'affermie.»

Si nous attendons, mesdames, croyez moi le mariage d'aujourd'hui, ne ressemble que trop, au mariage de la Main-Gauche, ni ingénuement imaginé et pratiqué par les principicules de la vertueuse Allemagne.

MARIA DRUNO.

AU NORD-AMERIQUE

Sous le titre «Ours-Mers», M. Paul Bourget publie, depuis quelque temps, dans le *New-York Herald* et dans le *Figaro* des notes de voyage sur l'Amérique. Il faut ajouter que l'auteur de «Crucelle Boigmes» a tenu dans ce «Journal» une foule d'observations et de remarques plus fines et plus piquantes que les autres. On y trouve aussi des tableaux, des croquis, des paysages qui en font un vrai portefeuille d'artiste.

Nous ne croyons pas qu'on ait pénétré tout plus avant dans le caractère et dans les mœurs des Yankees, des compatriotes de Jonathan et qu'on ait décrit d'une façon plus saisissante ce mélange d'une nature par moment si primitive et si violente de la savagerie virginale et de cet individualisme exaspéré qui se trouve chez eux. M. Paul Bourget a voulu, au cours de son excursion, visiter Newport, une des villes d'aux deux des Américains sont les plus fières et qui, à leur dire, est une coterie de millionnaires. Voici la description qu'il en fait:

«J'étais venu à Newport pour quelques jours. J'y suis resté tout un mois; me lassant vivre de cette vie qui n'est pas analogue, en effet, du moins à ma connaissance. Ni Desauville, ni Bright on, ni Biarritz ne lui ressemblent, ni

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Liquido

PTOGENO Y PEPTONIZADO

DOCTOR VALDES GARCIA

FABRICADO

VILLEMAIR Y VALDES GARCIA

DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)

Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
R. Avila, P.O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Fianza Campello, 8
Genova.
J. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
C. Linares y Ca., Linares.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

HOTEL DE PROVENCE

TENU PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITES POUR VOYAGEURS

On prend des pensionnaires à prix très mo-

dérés.

Nourriture et logement 1 piastre 20 par

jour.

Salons pour familles—On porte à domi-

cile.

A côté du Palais du gouvernement, à portée

de tous les tramways, près du Théâtre Solis.

CIUDAD LA 148. 150, 152 ET 154

LA REVOLUCION ECONOMICA

SASTRERIA

EGIDIO INTRIZZI

La maison vient de recevoir un grand assorti-

ment de draps bien choisis pour la saison d'été.

Elle confectionne des costumes sur mesure

depuis le prix de 12, 14, 15, 16 et 18 piastres

chaque costume complet.

238--CALLE RINCON--240

(Entre Juncal et Cerro)

MONTEVIDEO

Aviso al Público

AL PROGRESO DE PARIS

De FRANCISCO VALENTE, A. NAVARRETO, B. T.

Gran taller mecánico, y puli-

mento a vapor, casa única en el

pais por la economía y la com-

petencia en los trabajos siguientes:

Renovación de bronce de arte

antiguos y modernos, adornos

de sala arabes de gas y de pla-

nos, cañes, bronce, dorados,

placados, níquel, al galvanio

plástico y otros sistemas de oxi-

dación especial sobre todos me-

tales, composuras de lampara,

de todas clases y sistemas, loza,

crystal, colocación y composu-

ras de campanillas eléctricas, se-

ñales, doras, níquel, bronce,

estufa sobre todos metales en los

colores diferentes, se retocan es-

tadallas de metal de terracota de-

pendidos como salen de fabrica.

Especialidad para dorar o pla-

car ornamentos de iglesias.

Advertencia.

Todo trabajo que recibe la casa se fijara el plazo de 3

meses para retirarlo, y pasado dicho tiempo no se aten-

dara reclamo alguno.

Casa Principal: 18 de Julio

núm. 464

Sucursal: Calle Colonia 101. Teléfono La

Cooperativa 455 et 580.

Marie Lopez

Domicilio rue MALDONADO 257

(achetouse d'articles de mode). Est prió

de passer pour affaire qui la concerne rue

San José 100b ou Sarandí 257. Maisons

de modes et nouveautés pour chapeaux

et capotes de dames et enfants. Confec-

tion et réparation, à la maison mère:

APARICION DE LA MODA

SAN JOSE 100B

J. S. Gontharel.

Restaurant du Panier Fleuri

237--JUNCOAL--237

TENU PAR MME. GRACIANA INCHAURISTIA

Déjeuner à prix fixe 4 réaux.

Diner

A la carte 6 centésimos [s'x sous]

le plat.

WILLIAM MEIKLE Y CA.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para
herreros, carpinteros, etc. etc. como tambien
trantes y vigas de fierro para construcciones
Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente—Alambre galvanizado
para telégrafos—Retiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.—
Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas—Flejes de to-
das clases.—Hoja lata de todas clases y tamaños.—Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estaña-
das.—Moldes sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedraabrada.—Porcelana, vidriera y
cristalería.—Ceniza de soda.—Soda cáustica y variado surtido de artículos

Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas y colas, industriales, etc. etc.
Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.
Portland marca legítima COCODRILLO.

LOS POLVOS DE FISON para bañar las ovejas, dan
brillo y mejoran la lana, pueden ser usados en verano ó en
invernó.

AUX VITICULTEURS

Grées vos vignes sur Rupesitru ou Riparissacal moyen efficace contre le Phylloxera La ferme Giot à Colon-
posée de 20 hectares de vignes mères et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistan-
tes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plants pour la saison prochaine.
On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes
saines et fraîches, sans risque d'en perdre aucune, d'une pureté garantie et à meilleur compte que celles d'Europe.
A 12 le mille pour les plantes en racine.
A 12 le mille pour les sarmants.

LEGATION DE FRANCE

Liste des personnes de nationalité ou d'ori-
gine française qui auraient intérêt à re-
cevoir ou à fournir des renseignements à la Lé-
gation.

Montevideo, Novembre 9 1891.

Audap (Pierre).—Autchisky.

Beaupuy frères.—Bourdoin (Pierre).—Borard

(César Alexandre).—Benavides (Vlador).

Casini (Pierre).—Cougé (Marie).—Cazassus

(Lucien Libo).—Coubissens (Poumarou J.).—

Caumont (F.).

Dupuy (Girons).—Dugenne (Alexandre Eu-
gène).—Dautier (Emile Amédée).—Doat (Jean

Baptiste).

Escutery (Joseph).—Erdosaintey Etchart

(Jean).—Eichetbarne (P.).

Fière (Eugène).

Gasc (Jean François).

Huél (Felicienne Emile).—Haramburu.

Jacquet (Emile).

Keromes (François).

Louis (Laurent).—Lacava (Désiré Martin).—

Laroy (Eugène).—Lemotte Mm. née Agathe

Pouilly.—Lallargue (Félix).—Lacoste (Pierre).

Nodé Mm. Noguero (André).

Oger (Gustave Ferdinand).

Palet (Charles).

Rejay (Pierre).—Reginoni (Joseph Félix).

Rolin (Melanie).—Rousseau (Almée épouse

Rossignol).—Rouillon (Auguste).

Saubiran (Mlle).—Santurio (Marcelino).

Tallada (Jean Baptiste).—Thouin (José-
phine).

A. B. Saint Chaffray,

Ministre de France.

Manuel R. Alonso

ESCRIBANO

PUBLICO

Calle 18 de Julio n.º 78 (altos).

VERMOUTH ANTI ANÉMICO

URUGUAYO



1892

Del doctor Ochoa

COMPUESTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA

QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA—CON

PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GO-

BIERNO.

Es incomparable a la leche y coñac

después del baño y antes de cada comi-

da; sobre todo para las señoras y niños.

Una copa de las usuales para el Opor-

to contiene mas de sesenta gramos de

curno.

El prospecto que cada botella lleva, in-

dica sus virtudes.

Se vende en los establecimientos bal-

nearios y principales farmacias. Depósi-

to general Laguno Hermanos calle Rin-

con núm. 173 y Demarchi Parodi y Cia

Corriente 274.

Le Docteur Baena

A transferé son cabinet de consultation à la

calle Sarandí n.º 210 —Heures de 1 à 3 p.

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio

de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificacion

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

IBERIA

Capitan: G. MASSEY R. N. R.

Saldrá el 13 de Diciembre de 1891

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco,

LISBOA,

La Pallice, (La Rochelle)

Plymouth y Liverpool

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3 CLASE \$ 30.000 LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

EN TODAS LAS CLASES

Durante la estacion de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía

despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la

Plata.

La Compañia expide pasajes para:

Vigo,

Carril,

Coruña,

Ferrol.

Rivadeo,

Oijon,

Santander,

Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y

provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe,

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et parts du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentins,

Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale

LA BANQUE: Rmet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres et

cédus, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes.

fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres.

Palements et encaissements sur les deux places

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11

du matin.

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE

VICTOR TUOT & Co

REIMS

Unicos representantes en las Repúblicas Oriental

y Argentina, A. Beduchaud é hijos, calle Ciudadela

esquina Paraná. Depósito para venta por Mayor y

Menor, PABLO BEISSO, calle Uruguay números

16 y 18.

JULES MARY

ENFANTS MARTYRS

PREMIERE PARTIE

La Maison des Angolaises

—Nous allons nous avancer jusqu'à la mai-

son. Nous serons tout le temps protégés par des

arbres. Rien à craindre. Cricquet montera avec

moi. Charlot fera le guet. En cas d'alerte, nous

flons vers la porte ouverte; nous nous jetons

dans le petit bois que nous avons laissé à no-

tre gauche et nous regagnons le hangar. Pour

ma part, je suis tranquille.

Et tirant son couteau de la poche, il l'ouvrit

et l'y replaça ainsi.

—Le premier qui approche de trop près les

choses des mionnes je le décolle. J'ai pas pour

de la Botte et mon lingée est tout neuf.

Et Charlot se sentit frémir.

Malgré son lyrisme, il pensa tout à coup au

jardinier de Mantes.

Il rovit soudainement, en une lueur de raison,

Borouille qui était pâle et défilait lorsqu'il les

réveilla dans le fossé non loin de la Seine.

Il rovit ses vêtements souillés de sang aux

manches et sur les épaules.

Mais déjà, Borouille venait de disparaître,

se hâtant vers la maison, suivi de Cricquet, clo-

pín-clopín, sautillant comme une sauterelle.

Tout était très calme.

Il n'y avait pas une seule fenêtre éclairée.

Les domestiques couchaient dans les com-

bles; le cocher dans l'écurie, située ainsi que

les communs, à cent mètres environ du corps

de bâtiment.

Il n'y avait donc, avec beaucoup de pruden-

ce, pas grand danger à redouter.

Cricquet et Borouille franchissent en se cour-

bant le long du mur de clôture la partie vide

qui est occupée par les pelouses et un grand

bassin, entre la maison et les premiers arbres.

Puis ils rampent jusqu'à la maison.

Charlot les suit des yeux, car la lune vient

de se lever et il cloit, tout à l'heure nuageux,

est maintenant très clair.

Il les voit distinctement, mais si rapprochés

qu'ils soient, ils font si peu de bruit en mar-

chant qu'il n'entend aucun bruit de pas,

On dirait qu'ils glissent en marchant.

Borouille, avec sa tige de fer, essayait d'ou-

vrir une persienne en décrochant la serrure

intérieure;

Mais il n'y parvenait